

À l'heure des paillettes et des boules à facettes

Rock, pop, disco... La créativité musicale des seventies est extrêmement riche, plusieurs genres se développent et se côtoient sans se faire d'ombre. La variété française s'installe aussi dans le paysage, mêlant chansons d'amour, textes engagés ou airs festifs.

PAR JACQUES PESSIS

Dans l'histoire de la chanson française, le début des années 1970 est celui de la « musique pop ». L'origine de cette expression est, en fait, bien antérieure. Le terme *pop song* (« chanson pop »), est employé pour la première fois à Londres en 1926 par un critique évoquant le côté populaire de chansons accessibles à tout le monde, dans une pièce de théâtre au thème plus complexe. Dans les années 1950, aux États-Unis comme en Angleterre, le mot *pop* évoque de nouveaux rythmes dont la jeunesse s'empare, à commencer par le rock and roll. Marqué au départ par Elvis Presley et ses disciples, le genre se dirige, petit à petit, vers des mélodies plus douces aux harmonies vocales parfois extrêmement poussées.

Peace, love et provocation...

Les Beatles symbolisent cette évolution avec deux albums : *Help*, dans lequel figure *Yesterday*, et *Rubber Soul*, où, pour la première fois, et bien avant le temps des hippies et de Woodstock, ils évoquent en filigrane l'emploi des psychotropes. Le début des années 1970 marque un tournant dans l'histoire de la musique. Les progrès de la technologie permettent de créer des instruments capables d'élaborer de nouveaux sons ; les studios sont équipés de consoles qui peuvent produire

des palettes sonores particulièrement rythmées grâce aux synthétiseurs et des effets originaux en travaillant une mélodie sur plusieurs pistes. Parfaitement conscients des bénéfices qu'ils peuvent en tirer, les producteurs des grandes compagnies américaines et britanniques décident d'investir des sommes importantes dans les mélodies populaires, sur lesquelles les jeunes pourront se déhancher. Le phénomène s'étend rapidement et atteint une France où le temps des yéyés est presque révolu. Attentif à l'évolution des airs de son temps, Johnny Hallyday a été le premier à en prendre conscience. En 1967, suivant son ins-

inct plutôt que l'avis de ses producteurs, il sort un album d'abord qualifié de « rock soft », puis, très vite, rebaptisé « pop ». Dans ce 33 tours, *La Génération perdue*, figurent, entre autres, *Noir c'est noir* et *Je veux te graver dans ma vie*. C'est ainsi que, presque naturellement, le Golf-Drouot, la « seconde maison » de Johnny, jusqu'alors temple du rock, devient celui de la pop. À son tour, Serge Gainsbourg crée l'événement avec *Qui est in, qui est out ?*. Son sens inné de la mélodie et de la communication, ainsi que le souvenir de l'échec de ses premiers disques, parmi lesquels *Le Poinçonneur des Lilas*, l'ont convaincu de prendre une direction artistique plus moderne, voire provocatrice. Ses interviews sont déjà hautes en couleur, à l'image des pochettes de disques et des tenues des pionniers de la pop music.

En 1971, un groupe français, Martin Circus, composé de cinq musiciens dont Gérard Blanchard et Gérard Blanc, enregistre *Je m'éclate au Sénégal*. Le 45 tours, diffusé en boucle, se vend à un million d'exemplaires. •••

Les enfants du punk

En dehors de l'omniprésente variété française, des sons nouveaux se font entendre. En 1976 et 1977 se tiennent à Mont-de-Marsan les deux éditions du festival punk que l'on doit à Marc Zermati, qui y convie la crème de la nouvelle scène anglaise et de la génération montante hexagonale : Bijou, The Clash, Little Bob Story ou Police. Autre précurseur, un animateur inconnu de 24 ans, Antoine de Caunes, propose à partir de septembre 1978 une émission de rock live, *Chorus*, dont la diffusion sur Antenne 2 le dimanche matin, en même temps que *Le Jour du Seigneur*, alors sur TF1, sera à l'origine d'un certain nombre de conflits générationnels intrafamiliaux. Une génération spontanée de groupes de punk ou de new wave apparaît, comme les Stinky Toys – des futurs Elli Medeiros et Jacno –, Taxi Girl ou Métal Urbain, mais aussi à Lyon, avec Starshooter ou encore la prolifique scène rennaise, dont Marquis de Sade et ce jeune homme timide, qui se fait encore appeler Étienne Daho Jr. Peu franchiront le seuil des années 1980. Plus consensuel, Téléphone, les « Rolling Stones français », s'apprête à devenir LE groupe de rock hexagonal. PIERRE-FRÉDÉRIC CHARPENTIER



Le roi du dance floor *Saturday Night Fever* (« *La Fièvre du samedi soir* », 1977) reste le film emblématique de la période disco, avec les chansons des Bee Gees et la prestation chorégraphique de John Travolta et de sa partenaire, Karen Lynn Gorney.



1



2

... La pochette aux couleurs vives tranche avec tout ce qui se faisait jusque-là. Le groupe Il était une fois s'engouffre aussi dans la mode naissante de la pop, avec des tenues chatoyantes, symbolisant parfaitement les refrains joyeux de Serge Koolenn et les musiques populaires de Richard Dewitte, et surtout, le charme et la voix exceptionnelle de la chanteuse Joëlle Mogensen. Si *J'ai encore rêvé d'elle* marque une génération et traverse le temps, c'est essentiellement grâce à son talent. On ne peut tourner les pages de magazines comme *Salut les copains* ou *Podium* sans tomber sur un reportage qui lui est consacré. Il y a enfin les Poppys, un chœur d'enfants qui se retrouve en tête du hit-parade avec *Non, non, rien n'a changé*: un auteur-producteur, François Bernheim, qui travaille avec Eddie Barclay, a réuni le chœur des Petits Chanteurs d'Asnières et l'a rebaptisé d'un nom plus adapté aux thèmes débattus à l'aube de la société des *seventies*, tels que l'amour, l'écologie, la fraternité face à l'incompréhension de la guerre ou de la violence.

Certains chanteurs s'inspirent des nouvelles tendances... au sens large. Michel Fugain s'approprie la mode vestimentaire à l'heure de la naissance du Big Bazar, Claude François choisit de donner un rythme encore plus soutenu aux chorégraphies de ses chansons et Michel Polnareff fait scandale

en montrant ses fesses sur l'affiche qui annonce son concert. D'autres vedettes des hit-parades, comme Joe Dassin, Dave ou C. Jérôme demeurent fidèles à leur style, en ajoutant parfois un zeste d'orchestrations nouvelles. Les professionnels ne manquent pas de différencier cette «pop music» populaire de la «musique pop», qui évoque des mélodies signées par des groupes aux rythmes qualifiés de «progressifs», comme Triangle, Magma, Zoo et Taï-Phong où vont débiter Jean-Jacques Goldman et Michael Jones.

Les premiers jours du disco

La formation à l'humour potache, Au Bonheur des dames, créée par Eddick Ritchell, Rita Brantalou et Ramon Pipin, entre au hit-parade avec des reprises «pop» de chansons yéyé, parmi lesquelles *Oh, les filles* du groupe Les Pingouins. Tous se retrouvent, un soir ou l'autre, sur la même scène, à l'occasion du Printemps de Bourges. La première édition se déroule en avril 1977. Les créateurs de ce festival déclarent s'ouvrir à toutes les formes de musique. Charles Trenet devient ainsi le parrain de cinq journées au cours desquelles une quarantaine d'artistes se succèdent, dont Eddy Mitchell, les Frères Jacques ou Bernard Lavilliers. En revanche, les organisateurs ont fait l'impasse sur le disco. Ce style est né deux ans auparavant, à l'heure d'un

déclin de la musique pop, attentivement observé, en France, par les producteurs de 45 tours et les dirigeants de discothèques. S'inquiétant, à juste titre, pour leur chiffre d'affaires, ils s'intéressent à un phénomène que les Américains ont baptisé *disco* car il a commencé à déferler, en 1975, dans les discothèques de New York. Une nouvelle génération se déchaîne toute la nuit sur des rythmes particuliers de batterie. Giorgio Moroder, un compositeur italien, est le premier à y avoir sacrifié. Dans un studio de Munich, mêlant des sons électroniques à la voix de Donna Summer, il réalise *Love to Love You*



4

STILLS/GAMMA



UNITED ARCHIVES/COLLECTION CHRISTOPHEL

Hit-parade *Attention, Mesdames et Messieurs...* le Big Bazar (1), troupe formée en 1972 par Michel Fugain, devient une machine à tubes. Sheila (2) dit bye-bye aux yéyés et se lance avec succès dans le disco en chantant en anglais *Love me baby* (1977) et *Spacer* (1979). Dès 1971, les Poppys (3), groupe constitué à partir du chœur des Petits Chanteurs d'Asnières, obtiennent leur premier disque d'or avec *Non, non, rien n'a changé*, chanson engagée et pacifiste. Michel Polnareff (4) ne sort pas moins de quatre albums entre 1971 et 1978, et scandalise la France avec l'affiche de son concert, *Polnarévolution*, en 1972. Claude François (5) enchaîne les chorégraphies avec ses Clodettes dans *Cette année-là* (1976), *Magnolia forever* (1977), etc.

Baby. À côté du microsillon traditionnel diffusé dans les magasins, il fait graver ce qui est considéré comme le premier double maxi 45 tours de l'histoire. Les programmeurs de boîtes de nuit le passent immédiatement sur leurs platines. Sa durée permet de s'éclater sur la piste pendant près de douze minutes, presque jusqu'à épuisement.

Groupe au pied levé

Le succès devient international. Ainsi débute une mode qui va atteindre son apogée avec le film *La Fièvre du samedi soir*, dont les musiques, signées par les Bee Gees, ont été enregistrées en

France, au château d'Hérouville. Le rôle de Tony Manero, un modeste fils d'immigré qui se transforme le week-end en un danseur d'exception, permet à John Travolta d'accéder au statut de star internationale (voir illustr. p. 75). Surfant sur la vague, certains directeurs artistiques, aussi astucieux qu'opportunistes, n'hésitent pas à créer des groupes de toutes pièces. C'est le cas de Boney M, formé par un jeune compositeur allemand, qui engage des choristes et un chanteur pour la façade, alors qu'il chante lui-même en studio. Au programme notamment: *Daddy Cool*, qui devient un succès planétaire. Autre

groupe improvisé, Village People: alors qu'ils déambulent dans Greenwich Village, à New York, deux producteurs français, Henri Belolo et Jacques Morali, remarquent que la communauté gay aime se déguiser pour chanter et danser. Ils réunissent six danseurs moustachus et leur attribuent à chacun une caractéristique de l'homme américain type. Le titre *Y.M.C.A.*, clin d'œil aux auberges de jeunesse et aux clubs sportifs exclusivement masculins, est, à son tour, un triomphe.

D'autres Français vont marquer ces «années disco», à commencer par Sheila, avec *Love me baby*. En mai 1977, les programmeurs des médias reçoivent un 45 tours enregistré par un groupe inconnu, S. B. Devotion, présenté comme américain. Multidiffusée sur les ondes, la chanson entre rapidement au hit-parade, sans qu'aucun responsable ne se pose la moindre question. Mais des fans de *L'École est finie*, aux oreilles particulièrement attentives, semblent avoir immédiatement reconnu cette voix féminine. Plusieurs d'entre eux téléphonent aux directeurs artistiques de RTL et d'Europe 1 pour leur faire part de leur quasi-certitude. Sheila, rapidement contactée, explique que pour être crédible, image oblige, elle ne pouvait pas sortir ce 45 tours sous sa véritable identité. Accompagnée par trois danseurs afro-américains, elle multiplie les apparitions • • •



MICHEL ARTAULT/GAMMA-RAPHO



CHARLES DUPRAT/DR

Temple branché Le Palace (ici en 1978), qui accueillait la crème des célébrités et fut un haut lieu du disco, est entré dans la légende des « boîtes » de Paname.

La folie des nuits parisiennes

Une soirée de fête que les moins de 60 ans, voire plus, ne peuvent pas connaître. Dans les années 1970, Paris est une ville lumière qui brille de mille feux. De Saint-Germain-des-Prés aux Champs-Élysées, des personnalités et des anonymes se côtoient régulièrement dans des discothèques où l'on danse et l'on boit, parfois sans retenue. Chacun vit à fond le présent, sans trop s'interroger sur des lendemains que la crise du pétrole et le chômage naissant rendent incertains. On se retrouve, vers 22 heures, au premier étage de l'Alcazar, le cabaret spectacle de la rue Mazarine. On boit un verre tout en assistant à un extrait de la revue animée par Jean-Marie Rivière. Deux clans se forment alors : il y a ceux qui se dirigent vers la rue Princesse, chez Castel, un club privé où chacun des illustres membres dispose d'une bouteille à son nom. Les autres se retrouvent à l'Élysée-Matignon, une discothèque surnommée le « Bureau » par la présence de la plupart des personnalités du spectacle. On termine la nuit dans les rues voisines chez Régine ou au Saint-Hilaire, où François Patrice sert des spaghettis à 5 heures du matin. Des histoires d'amour, plus ou moins longues, naissent régulièrement dans la pénombre. Des liaisons que le sida n'a pas encore rendues dangereuses. J. P.

... à la télévision. Elle porte un short à paillettes et un foulard au genou droit. Sheila Black Devotion traverse l'Atlantique. Le succès se poursuit avec *Spacers*, une chanson écrite et composée par Bernard Edwards et Nile Rodgers, les fondateurs de Chic, l'un des plus prestigieux groupes américains de disco et de funk. Diffusé dans 40 pays, le disque s'arrache à plus de 32 millions d'exemplaires. Un autre Français, Marc Cerrone, connaît, lui aussi, une notoriété planétaire. En 1976, cet ancien batteur du groupe Kongas a l'idée de composer une mélodie exclusivement destinée aux discothèques, puisqu'elle dure plus de 16 minutes. Il casse sa tirelire pour enregistrer *Love in C minor*.

Génération Star Wars

Les portes des maisons de disques qu'il sollicite se ferment les unes après les autres. Personne n' imagine qu'un tel format, impossible à diffuser sur les ondes, a la moindre chance de trouver son public. Jouant la carte de l'autoentreprise, Cerrone parvient à placer quelques exemplaires dans les rayons des magasins parisiens. À la suite d'une erreur de manutention, une centaine de disques se retrouvent dans une boutique de New York. Un DJ découvre par hasard la pochette où l'interprète apparaît aux côtés d'une jeune femme rousse en tenue d'Ève. Intrigué, il écoute l'album... et le diffuse le soir même dans le club où il travaille. L'accueil est enthousiaste. Le bouche-à-oreille fait le reste. Au Studio 54, le temple du disco équipé d'une piste géante, on l'entend jusqu'à dix fois par nuit!

Les autres Français méritant de figurer au palmarès sont Patrick Juvet avec *Où sont les femmes*, dont la mélodie a été composée par Jean-Michel Jarre, Dalida avec *Génération 78*, Patrick Hernandez avec *Born to be alive*, et Didier Marouani. À l'heure de *Star Wars*, il joue la carte du mystère en portant, comme ses musiciens, un casque et une combinaison de cosmonaute: *Magic Fly* devient un succès en URSS, de Moscou au cœur de la Sibérie. À la fin de la décennie, le disco ne règne plus mais ne disparaît pas pour autant. Aujourd'hui encore, il réunit sur les pistes enfants, parents et grands-parents. 